

CADRE DE LA NOUVELLE-ORLEANS... NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Canby, sous... OFFICE DE BUREAU.

POUR LES "ETITES" ANNONCES DE... DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, midi, 3 P. M., 5 P. M.) and Temperature (4, 9, 9, 9)

Carnet Mondain

BALS A L'OPERA ET A L'ATHE-NEUM. FEVRIER. 2-Falstaffiens, 5-Mithras, 8-Obéron, 12-Prométhéens, 13-Atlantéens, 15-Chevaliers de Momus, 19-Equipe de Protée, 20-Rex, 20-Equipe de Comus.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Un Epicier Algérien, A travers l'Afrique française. L'inconnue. Retour du Maroc. (Carnet de route). Un parisien en Sibirie. Les Souvenirs de Louis XVI nouvellement exposés au Musée. Carnavalet, L'anniversaire du 21 janvier. La leçon du Taureau. L'âme des bêtes. (Souvenirs d'Espagne) Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

De Paris à Harvard.

On a récemment annoncé la démission de M. Robert Bacon, ambassadeur des Etats-Unis à Paris. On sait que M. Bacon quitte volontairement ses hautes fonctions diplomatiques pour reprendre le cours de sa carrière universitaire, dans son pays. Sa brillante fortune politique ne l'a

jamais détourné de la voie où il obtient ses premiers succès. Au département d'Etat, où il fut appelé par la confiance de M. Roosevelt, il éprouvait déjà la nostalgie de la grande université où l'Amérique moderne recrute volontiers ses plus éminents écrivains et ses meilleurs hommes d'Etat. Aujourd'hui M. Robert Bacon s'éloigne, non sans regret, de ses amis de Paris pour aller reprendre sa place—une place très haute—parmi les fellows de l'Université Harvard, à Cambridge, près de Boston.

Hospitalière aux écrivains et aux conférenciers français, l'université Harvard—la plus ancienne université d'Amérique—s'appelle ainsi du nom de son plus notable bienfaiteur, John Harvard, qui en 1638 légua la moitié de sa fortune (8 000 livres) et sa bibliothèque (environ 300 volumes) à cette institution naissante.

Aujourd'hui les bâtiments de l'université Harvard couvrent de leurs architectures puissantes et variées une superficie de plus de sept cents acres. C'est une cité studieuse, pourvue de monuments superbes, qui sont des bibliothèques; c'est une véritable ville, munie de somptueux édifices, qui sont des laboratoires ou des musées. Jamais les sciences, les lettres et les arts n'auront été mieux logés ni plus richement outillés. Les 300 volumes du bon John Harvard se sont multipliés avec une rapidité si prodigieuse que les bibliothécaires de l'université dont il fut le parain sont obligés de tenir à jour un catalogue de près d'un million d'ouvrages, où tout l'effort littéraire et scientifique de la civilisation mondiale est représenté en gros et en détail. Les bibliothécaires de l'université Harvard ont en Europe des correspondants qui sont à l'affût des bonnes occasions. C'est ainsi par exemple que la bibliothèque de comte Riant, mise en vente par les héritiers du savant historien de l'Orient latin, fut achetée en bloc pour le compte de l'université Harvard, et forme dans les collections d'outre-mer un fonds que l'on montre avec orgueil aux visiteurs de Massachusetts.

Outre ces biens meubles et immeubles, l'université Harvard, enrichie par d'innombrables donations, possède un capital d'une centaine de millions. Les chaires de Harvard sont occupées par plus de 500 professeurs ou maîtres de conférences. Les registres d'inscription, qui constataient en 1900 la présence de 5 275 étudiants, nous apprennent qu'en l'espace de dix ans le chiffre de cette population scolaire a presque doublé dans cette docte maison, toute bruisante des studieux et joyeux ébats d'une jeunesse pensive et sportive.

La France contemporaine doit aussi à l'université Harvard un témoignage de cordiale reconnaissance. Les professeurs de Harvard ont su inspirer à leurs disciples un si vif amour de nos livres, une telle prédilection pour notre vie littéraire, qu'une association d'étudiants et d'anciens étudiants de cette université s'est formée, à l'effet de faire venir, chaque année, un conférencier de France. Et c'est ainsi que le "cercle français" de l'université Harvard a pu, grâce aux libéralités de M. James H. Hyde, organiser ces conférences françaises qui, faites par une élite d'hommes de lettres et de vaillants auditeurs nombreux et choisis, ont si fortement contribué à propager une juste idée de l'Amérique chez les Français, et une exacte image de la France chez les Américains.

Les Premières Années de Ziem.

Un fervent admirateur de Ziem a naguère publié dans le "Caseille Magazine" le compte rendu de ses entretiens avec le peintre illustre qui vient de disparaître.

Félix Ziem, dit M. Victor Bates, aimait à raconter qu'il était né à Beanne dans la même maison et dans la même chambre que Gaspard Monge. Ses parents avaient vu dans ce caprice du hasard, un présage de gloire qui ne tarda pas d'ailleurs à être justifié par la précocité des talents extraordinaires dont l'enfant paraissait doué.

Un enfant né sous de pareils auspices, ne pouvait être en effet qu'un petit prodige; pendant qu'il allait encore à l'école, le jeune Félix Ziem improvisait sur des bouts de papiers, avec des couleurs qu'il préparait lui-même, telles que de l'indigo dérobé aux lavandières, ou de la vieille brique pilée, des portraits qui excitaient une admiration générale et étaient très recherchés des parents de ses petits camarades, bien qu'en général les traits du modèle ne fussent pas flattés.

Le petit Félix qui faisait l'orgueil de son père, ancien mame-look de Napoléon, n'était pas seulement un artiste de naissance, il y avait également en lui, l'étoffe d'un ingénieur remarquable.

La première fois que les habitants de Beanne virent passer un bateau à vapeur, dit M. Victor Bates, ils furent saisis d'étonnement et d'admiration, mais le lendemain ils n'éprouvèrent guère moins de surprise en voyant naviguer dans le bassin du Jardin public de la ville, un petit bateau qui était la reproduction exacte du bateau à vapeur qu'ils avaient vu la veille. L'auteur de ce travail était le jeune Félix Ziem.

La célébrité arrivait vite, mais l'argent ne venait pas. Fort embarrassé pour vivre pendant qu'il était élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon, Ziem eut un trait de génie. Il inventa les cartes postales!

Malheureusement, il n'était pas doué de l'instinct des affaires et il ne sut tirer qu'un très médiocre profit de sa découverte. Il n'en aura pas moins la gloire d'avoir été un précurseur. Les petits dessins représentant les monuments et les points de vue les plus pittoresques de la ville de Dijon que le pauvre artiste, sans ressources, vendait moyennant un prix de vingt centimes, n'étaient pas autre chose que des cartes postales qui n'avaient pas encore été affectées à leur véritable destination.

Ziem aimait à rappeler pendant les dernières années de sa vie, le souvenir de ces vénérables aïeux du principal élan de la poste moderne, venues trop tôt dans un monde incapable d'apprécier les services qu'elles pouvaient rendre aux plumes paresseuses, mais qui, dans la suite, n'ont été que trop vengées de l'indifférence de leurs contemporains par une descendance encombrante, aussi peu artistique que possible et dont le nombre augmente, hélas! chaque jour.

L'auteur de ces petites chefs-d'œuvre, qui lui rapportaient de si maigres profits, ne se laissa pas décourager. Jamais, pendant les plus orageuses épreuves de sa jeunesse, Ziem ne cessa d'avoir confiance dans sa destinée. Avec un crayon et un violon pour tout bagage et trois sous dans sa poche, il partit de Dijon pour faire à pied le voyage de Rome.

A Marseille, dit le collaborateur de "Caseille Magazine", il était tombé dans une détresse si profonde qu'il fut obligé de travailler comme un simple ouvrier, dans un chantier de construction.

Mais, pendant les heures de repos, il reprenait bien vite le crayon et faisait des portraits de ses camarades. Comme il s'agissait de réparer un édifice public, les travaux étaient dirigés par l'ingénieur en chef du département des Bouches-du-Rhône, personnage considérable qui avait du crédit à la Cour de Louis-Philippe, et qui fut tellement frappé du talent du jeune macronneur qu'il le recommanda au Duc d'Orléans. Le Prince partagea l'enthousiasme de l'ingénieur, et s'empressa d'acheter à Ziem un certain nombre de dessins.

Ce n'était pas encore la fortune et la gloire, mais c'était un peu d'argent et un commencement de notoriété; le jeune artiste se mit en route pour Rome et il s'arrêta à Nice.

M. White, consul d'Angleterre, le prit en belle affection et l'invita à venir travailler avec lui dans son atelier. Un jour que Ziem était absent, l'agent britannique repartit la visite de deux de ses compatriotes, et leur fit voir quelques dessins de son ami. Un des visiteurs était Turner. Le peintre, qui était alors à l'apogée de la renommée, acheta trois esquisses au jeune débutant. Ces dessins, trouvés dans les collections du Maître de l'Ecole anglaise, furent vendus après sa mort en même temps que ses autres œuvres, et figurent aujourd'hui comme des Turner authentiques dans un des plus célèbres musées d'Europe.

Deux ans après cette aventure, Ziem arrivait à Venise. Il n'avait pas besoin d'aller plus loin. Il avait trouvé sa véritable patrie; patrie idéale, le seul milieu où ses qualités maîtresses devaient atteindre leur développement le plus complet, et où il pouvait trouver le cadre qui convenait le mieux à son talent.

L'AVIATION MILITAIRE. UNE CHUTE TRAGIQUE.

Paris, 21 janvier.

L'aviation militaire compte depuis hier une victime de plus, le lieutenant Boerner, du 40<sup>e</sup> d'infanterie, qui a fait une chute dans des circonstances effroyables et dont l'état a semblé, au moment, désespéré.

Hier après-midi, à l'aérodrome de la Vidamé, le lieutenant Boerner exécutait près de Sullia son vol en monoplane. Il volait depuis vingt minutes déjà et après avoir évolué au-dessus de la campagne il revenait à l'aérodrome, en se tenant à une hauteur d'environ 90 mètres, lorsque soudain son appareil se mit à exécuter des mouvements désordonnés.

Le monoplane semblait avoir échappé à la main qui le commandait et, bientôt du reste, après quelques embardées terribles, l'aéroplane, complètement déséquilibré, capotait, tombait et à une vitesse vertigineuse, venait s'écraser sur le sol. Dans le choc, le réservoir d'essence faisait explosion, et le pilote, soudain répandu, s'enflamma.

Assommé dans le heurt au sol, l'aviateur, complètement étourdi, était menacé de périr dans les flammes, lorsque deux gendarmes de ferme, MM. Aulissier et Fines, qui se trouvaient à quelques mètres du lieu de l'accident, s'élançant à son secours, hardiment ils pénétrèrent dans les flammes

et, coupant les lamères de cuir qui liaient l'aviateur à l'appareil en feu, ils arrachèrent l'infortuné officier au foyer dans lequel il brûlait.

Le lieutenant Boerner fut placé sur un brancard et en toute hâte transporté à l'hôpital de Sullia. Bien qu'atrociement blessé, il ne perdit pas connaissance dans le trajet.

Il reçut à son arrivée à l'hôpital les soins du chirurgien chef-adjoint et d'un médecin-major. Le colonel de Caroubouères, commandant le 2<sup>e</sup> hussards, dès qu'il eut connaissance de l'accident, envoya une députation d'officiers de son régiment au chevet du blessé. Bientôt arrivèrent les lieutenants Gaubert et Magnin, de l'école d'aviation, ainsi que l'ordonnance du lieutenant Boerner que ce dernier avait fait demander.

Le blessé, qui a conservé son sang-froid, a remercié les personnes présentes, et il a manifesté le désir de télégraphier lui-même à son père, colonel à Pau, pour le rassurer sur son état.

Les médecins, après avoir visité le lieutenant Boerner, ont constaté que tout le côté droit du corps était brûlé. Ils ont réservé leur diagnostic; ils ont cependant, bon espoir de sauver le blessé.

Le malheureux lieutenant a les jambes brisées et horriblement brûlées. Les pieds ont été presque entièrement rongés par les flammes et son visage est très égrugué.

On a dû également prodiguer des soins à ses deux sauveteurs qui avaient été, eux aussi, assez grièvement blessés en arrachant l'officier aux débris enflammés de l'appareil.

Le lieutenant Boerner est un excellent pilote, mais il est atteint d'une myopie très prononcée; et l'on pense que c'est la perte de son organe, qu'il a dû vouloir ramasser, qui a entraîné les embardées de l'aéroplane et le fatal capotage.

Fantaisies parisiennes. UNE FUGUE ?

Tous nos confrères ont répété à l'envi, ces jours-ci, que la Seine était sortie de son lit. Mais ce qu'ils n'ont pas dit, — et ce que nos renseignements personnels nous permettent d'affirmer, — c'est qu'elle n'y est pas rentrée. Il nous faut donc malheureusement reconnaître qu'elle a décu: il n'y a pas d'autre explication pour qualifier un acte aussi extraordinaire, et qui dénote des mœurs plus qu'étranges.

Le plus grave, c'est que l'on ignore absolument l'endroit où elle a pu aller et les motifs d'une fugue que nous voulons croire encore irréfutable. Est-ce désir de voir du pays? Ce serait surprenant de la part d'une personne qui a l'honneur de fréquenter Paris. Est-ce folie? Le voisinage du Palais-Bourbon, dont elle connaît évidemment les dessous, puisqu'elle en arrose le pied, l'aurait-il donc incitée à imiter l'incohérence de ceux qui l'habitent? Est-ce ennui, lassitude, révolte, de se voir toujours monter des bateaux? Ou bien, à une époque où les idées avancées sont de mode, s'est-elle laissée aller à suivre le courant?

Ce qui est absolument certain, c'est qu'on se perd en conjectures sur les motifs de cette disparition. La police tout entière est sur pied, moins cependant les agents toujours chargés de rechercher les assassins de la rue Ordener. La Sûreté a commencé ses investigations. De nombreuses photographies

AU CONGRES.

Message du président recommandant une enquête internationale.

Washington, 2 février — Par 245 voix contre 33, la Chambre a voté aujourd'hui le bill dit des pensions, qui grève le budget d'une somme totale d'environ 152,000,000 de dollars.

Un amendement tendant à exclure les anciens soldats pensionnés, vivant hors du territoire des Etats-Unis, a été repoussé par 160 voix contre 133. Le projet de loi prévoit aussi l'abolition de 17 agences de pensions, établies dans diverses villes du pays.

Washington, D. C., 2 février — Le président Taft a transmis, cet après-midi, un message au Congrès recommandant une enquête internationale pour établir les causes du renchérissement de la vie.

Le président demande au Congrès de l'autoriser à inviter toutes les nations civilisées à une conférence qui sera tenue à Washington ou ailleurs, afin d'étudier les moyens de remédier à la hausse toujours constante du prix des denrées alimentaires. "Depuis quelques années, dit

le message, le renchérissement de la vie est devenu un sujet d'inquiétude dans tous les pays et je considère d'un grand intérêt la réunion d'une conférence internationale, dont les conclusions seraient soumises aux divers gouvernements."

Discours du comte von Luetzow à la Chambre.

Washington, 2 février — Le comte Francis von Luetzow, de Bohême, chambellan de l'empereur François-Joseph d'Autriche, a prononcé aujourd'hui un discours à la Chambre sur la paix universelle, pendant une suspension de séance demandée spécialement par le leader démocrate Underwood.

Le leader socialiste, Victor Berger, a protesté en déclarant qu'on autorisait un noble étranger à prendre la parole devant les membres de la Chambre, mais qu'un semblable privilège ne serait jamais accordé à un socialiste étranger.

Après une réplique du représentant Underwood, M. Berger a retiré son objection.

ont été envoyées à tous les Parques, avec le signalé anthropométrique de la fugitive. On avait même songé, un instant, à utiliser ses empreintes digitales, mais en raison de leur caractère essentiellement liquide, on s'est vu dans la nécessité d'y renoncer. La tâche est donc difficile, et il convient d'agir avec la plus grande circonspection, pour éviter toute erreur d'identité: quel scandale, en effet, si l'Arrière, ou navigue M. Delcassé, ou l'Oise, que séduit M. Bouffandeau, venait à réintégrer, par mégarde, le lit de la Seine, cette nymphe si pure?

En dernière heure, on nous apprend qu'une interpellation vient d'être déposée par un sénateur qui s'est fait une spécialité de toutes les questions où il s'agit d'eau: M. Camille Pelletan.

Spring Maid, avec la divette hongroise, Mizi Hajos, et une excellente troupe.

CRESCENT.

Le beau drame, "Tess, of the Storm Country," est toujours très applaudi au Crescent. Cette pièce est jouée deux fois aujourd'hui.

A partir de demain soir, "The Newlyweds."

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS ANNUELS D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$6.00. 6 mois \$3.00. Pour le Mexique, la Canada et l'Etranger port compris: \$15.00. Un an \$7.50. 6 mois \$3.75.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$1.50. 6 mois \$0.75. Pour le Mexique, la Canada et l'Etranger \$4.00. Un an \$2.00. 6 mois \$1.00. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit gratuitement. Les personnes qui veulent s'abonner peuvent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAIRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

No 105 Commencé le 3 octobre 1911

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE

QUATRIÈME PARTIE

L'AMOUR DESARME LA HAINE.

Quelques larmes perlèrent dans les yeux de la fille de Dorment.

Elle passa la main sur son front. Elle ne savait plus ce qui se passait en elle.

Depuis deux jours, elle ne se reconnaissait plus. Ses sentiments s'étaient modifiés ou plutôt, effet naturel de la crise qu'elle traversait, elle avait pris conscience de la profondeur des uns, de la faiblesse des autres.

Bientôt elle s'assit devant le secrétaire et elle écrivit: "Mon Charles. Nous avons reçu ta dépêche. Que vas-tu faire à Orge-mont?"

Prier sur les tombeaux des morts et retremper ton âme aux souvenirs qu'évoquent toujours en toi ces lieux qui nous sont également chers? "Pense à moi, mon ami, si tu vas sous les grands saules, ou sur les bords de l'étang. C'est là que se sont écoulés les jours heureux de mon enfance, c'est là que je t'ai connu, que j'ai joué avec toi.

Je ne sais pourquoi, mais une idée déraisonnable ne cesse de me hanter depuis que mon père a reçu ton télégramme. "Quelle chose me dit que c'est pour souffrir que tu vas à Orge-mont. Souffrir de quoi? Je n'en sais rien. C'est à Paris que tu pourrais trouver des motifs de souffrir, non à Orge-mont.

"Et cependant j'ai beau me répéter tout cela, j'ai peur pour

toi. C'est absurde, mais c'est ainsi. "Comprends-moi bien, Charles.

"Si par hasard, mes pressentiments ne me trompaient pas, n'oublie pas que tu ne seras pas seul à souffrir, quelle que soit la cause de ta souffrance. J'ai pu mériter tes reproches, j'ai été frivole, coquette, dépendante, mais j'ai jamais cessé d'avoir pour toi l'affection que tu méritais. J'ai toujours désiré avant toute chose ton bonheur, alors même que je paraissais avoir d'autres sentiments.

"N'en doute pas une seconde. Tu sais que je suis franche; si j'ai d'autres défauts, j'en ai jamais menti. Quand tu rentres je te parlerai à cœur ouvert. Je te dévoilerai mes pensées les plus secrètes. Je te demanderai ensuite de réfléchir pendant une année encore. Puis, ce que tu voudras, je ferai.

"Si tu veux passer outre à toutes les objections que je te présenterai, eh bien! le sort en sera jeté. C'est ton bonheur que je désire, ne l'oublie pas et viens vite, car je t'attends avec une impatience que je ne sais comment définir.

"Je t'embrasse, MARGUERITE."

Il avait reçu la veille une lettre recommandée qui l'avait fort intrigué.

Le notaire d'Orgemont Me Arbelet, l'informait qu'il avait une communication urgente à lui faire et il le pria de passer à son étude ou de lui indiquer le jour et le lieu, où lui, Me Arbelet, pourrait aller le voir.

Le jeune homme décida aussitôt qu'il se présenterait lui-même chez le notaire. C'était une occasion de revoir le pays natal, et de prendre, au contact des vieux souvenirs du passé, un nouveau courage pour la tâche ardue à laquelle il voulait se dévouer: le rétablissement des affaires de la maison Verdier.

Au sortir de la caserne, il partit. Il était dix heures du matin. La distance du Mans à Orgemont dans l'Alène n'est pas longue. Mais les communications sont difficiles.

Il était six heures du soir quand il arriva. Quelle était la communication que désirait lui faire le notaire? Il n'en avait aucune idée. "Monsieur, lui dit Me Arbelet, dès qu'ils furent seuls dans son cabinet, c'est moi qui si je des maux de votre père mourant le testament qu'il avait rédigé.

de vous remettre, en mains propres, le jour où vous sortirez du régiment, un pli annexé à la lettre.

"Ce pli le voloi. "Remarque, je vous prie, qu'il porte votre nom, et la mention: —A remettre à mon fils, à sa sortie du régiment. Très impressionné, Charles saisit la lettre, lut l'adresse, puis, après un silence, il répondit: —Merçi, monsieur.

Et il s'en alla, ne voulant pas la décrocher en présence du notaire. Il s'en alla, tenant entre ses mains le précieux document. Et une émotion étrange, grandissante, faisait battre son cœur. Que contenait cette lettre? Pourquoi son père avait-il retardé si longtemps les confidences ou les recommandations qu'il avait à lui faire?

Les souvenirs l'assaillaient. Justement il suivait les bords de l'étang, où tout enfant son père le conduisait. C'était le soir; le ciel était d'une admirable sérénité. La lune en son plein splendissait au-dessus des grands sapins noirs du parc du château.

Sur les eaux dormantes de la pièce d'eau, d'étranges vapeurs blanchâtres flottaient comme des fantômes. La brise agitait les roseaux des saisis sur les bords et les faisait bruir logiquement.

Pâle d'émotion, Charles pénétra dans la salle basse du moulin.

Depuis la mort de la mère Arène et du meunier, c'était un vieux valet qui gérait la maison pour le compte de Charles, leur unique héritier.

Au bruit des pas du jeune homme, Jérôme, le valet, sursauta et dévina le nouveau venu. Mais il le reconnut aussitôt. —Monsieur Charles! s'écria-t-il.

—Ne vous dérangez pas, répondit avec une sorte de brusquerie qui ne lui était pas habituelle le fils de Théodore. Je viens pour quelques heures seulement. Je monte au premier. Donnez-moi une lampe. J'ai des choses à prendre dans la chambre... Et devant le bonhomme estomaqué, il passa sans autre explication.

Il gravit l'escalier de bois aux marches sonores. Il entra en tremblant dans la chambre où son père était mort. Tout était à la même place que le soir où Sidonie — tremblante elle aussi — y avait pénétré pour entendre la malédiction du mourant.

ber plutôt, dans le faucon où Sidonie, jadis, s'était effondrée. Et les joies inouïes de pleurs, il brisa le cadet de la lettre.

Aux premiers mots, il sanglota....

"Charles cher fils, mon bon Charles,

"Où je puis t'appeler ainsi: mon bon Charles, car j'en suis sûr, dans plus de quinze ans, quand tu sera remis cette lettre de ton père expirant, tu seras encore le brave garçon que j'aime tant! Je t'aurai bien peu connu, mon cher petit, et sans doute, tu te souviendras mal de ton père, disparu depuis si longtemps.

"Mon souvenir sera enveloppé de beaucoup de brumes et d'un peu d'oubli, car personne, jamais, ne t'aura parlé de moi, sauf au moulin, si on t'y laisse revenir toutefois, avant l'heure où tu seras convoqué par Me Arbelet ou par son successeur.

"Et je sais ce qui se passera alors. Dans une lettre projetée sur l'avenir je vois d'ici la scène. "Tu viendras dans cette chambre où j'aurai rendu le dernier soupir et qu'on aura laissée telle qu'au jour de ma mort. "Ce sera là, là où j'ai tant souffert pour vivre mes derniers jours, que tu déchiffreras, peut-être à travers les pleurs, la terrible confidence que je vais te faire, sans tracer aucun devoir à ta